

L'héritage des années 1980 riche mais vulnérable

Paul-François Sylvestre

Number 55, January 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sylvestre, P.-F. (1990). L'héritage des années 1980 riche mais vulnérable. *Liaison*, (55), 4–5.

L'héritage des années 1980 riche mais vulnérable

par Paul-François Sylvestre

Avant de s'embarquer résolument dans les années 1990, il serait opportun de faire le bilan des années 1980, décennie qui s'annonçait tiède après la frénésie des années 1970, mais qui aura pourtant connu des développements intéressants à plusieurs égards.

Il y a dix ans, l'Ontario français était déjà doté d'une revue culturelle, de plusieurs troupes professionnelles de théâtre, de quelques maisons d'édition, d'un centre de production cinématographique, d'un éventail de centres culturels et d'un réseau embryonnaire de galeries éducatives. Un premier Contact avait déjà réuni les professionnels franco-ontariens des arts du spectacle. Bref, une infrastructure large et diversifiée servait d'assise à la décennie 1980-1990, assise fragile puisque cette infrastructure commençait à peine à s'institutionnaliser.

Un premier coup d'œil général permet d'avancer que les années 1970 ont été celles de la fondation pour plusieurs de nos institutions, alors que les années 1980 ont été celles de la consolidation, d'une part, puis de l'excellence et de l'extériorisation, d'autre part. Le regroupement des centres culturels en assemblée provinciale et la mise en marché des produits des éditions *Prise de Parole* sont sans doute les meilleurs exemples de la consolidation. Quant à l'excellence et à l'extériorisation, elles s'illustrent de maintes façons. En 1984, par exemple, le Théâtre du Nouvel-Ontario produit **Nickel**, première création franco-ontarienne présentée à Montréal. La même année, **Le Nez** du Théâtre de la Vieille 17 remporte le prix Chalmers pour la meilleure pièce canadienne destinée aux enfants. En 1986 **Les Rogers** tiennent l'affiche pendant trois semaines à Montréal et la pièce est par la suite portée au petit écran ontarien et québécois. Toujours en 1986, **Folle furieuse** ouvre la saison de la Maison théâtre à Montréal et tient ensuite l'affiche au Festival international de Harbourfront. Avant même d'être publié en Ontario et de remporter le succès qu'on lui connaît, **Le Chien** est présenté en lecture scénique au Sommet de la francophonie, en 1987, à Québec.

En littérature, la romancière Hélène Brodeur gagne le prix Champlain (1982), le poète Patrice Desbiens est en lice pour le Prix du Gouverneur général (1986), les nouvellistes Daniel Poliquin (1988) et Maurice Henrie (1989) sont tour à tour finalistes du prix Trillium, le dramaturge Jean Marc Dalpé gagne le Prix du Gouverneur général en 1989. Autre succès, en librairie celui-là, pour **La Vengeance de l'original** de Doric Germain : 12 000 exemplaires du roman vendus depuis 1980. Et la décennie s'est achevée sur une puissante note d'excellence : le très convoité prix David décerné à Jean Éthier-Blais. Les dernières années ont aussi vu la littérature franco-ontarienne présente dans des salons du livre internationaux, notamment à Casablanca, Le Mans et Saint-Étienne.

Côté chanson, entre 1980 et 1990, Robert Paquette et Paul Demers se sont produits au Québec, en France et aux États-Unis. Des artistes de l'Ontario français ont plus d'une fois occupé un rang honorable au Festival de la chanson de Granby. Il s'est même trouvé une artiste pour apprivoiser le Marché international du disque et de l'édition musicale, à Cannes. Et qu'on le sache ou non, c'est la musique du Franco-Ontarien Marcel Aymar qui a annoncé la diffusion canadienne des Jeux olympiques de Séoul. Quant au Festival franco-ontarien, la dernière décennie a nettement inauguré pour lui une ère d'internationalisation.

Les années 1980 ont aussi vu nombre d'artistes visuels exposer dans des galeries de par le monde. Citons, à titre d'exemples, Marie-Jeanne Musiol à Rome et à Barcelone, Miguel Berlanga à Washington, Yvan Dutrisac à New York, Michel Savage à Bilbao, Anne-Marie Bénéteau à Détroit. Côté interdisciplinaire, les Centres culturels de l'Ontario et les Maisons de la culture de Montréal ont uni leurs efforts pour que la voix de l'Ontario retentisse dans la métropole française d'Amérique. Et jamais auparavant autant de films ontariens n'avaient été projetés dans une salle québécoise de cinéma. Même le Festival des films du monde de Montréal a applaudi, en 1988, une œuvre d'ici : **L'Éclipse** de Léon Laflamme.



Marcel Aymar

Des reculs inquiétants

Parallèlement à toute cette excellence proclamée à l'extérieur de nos frontières, la consommation de produits culturels franco-ontariens chez nous s'appauvrisait en raison de l'absence de réseaux efficaces de distribution et à cause du manque d'appuis institutionnels. Ironie du sort, dix ans de création exceptionnelle ont eu comme pendant dix ans de diffusion précaire. Notre littérature ne s'est jamais mieux portée, mais les librairies francophones sont toujours inexistantes au nord d'Ottawa. Nos dramatiques sont primées *a mari usque ad mare*, mais une tournée ontarienne devient chaque fois une tâche herculéenne. Nos chanteurs sont invités en France, à La Rochelle par exemple, mais il leur est quasiment impossible d'endosser ici. Nos cinéastes ont réalisé une trentaine de courts métrages, mais on vient à peine de découvrir que production va de pair avec mise en marché.

Pendant dix ans, nombre de nos Centres culturels ont multiplié les services... plus souvent communautaires qu'artistiques. On a vu des centres créer des garderies ou autres services sociaux, alors qu'ils ne travaillaient même pas avec les institutions artistiques voisines d'eux : théâtre, maison d'édition ou galerie d'art. Heureusement que la décennie s'achève sur une note de concertation : gestionnaires et artistes se donnent rendez-vous pour bien inaugurer les années 1990.

Durant les années 1970, les organismes culturels étaient constamment invités à présenter des projets, qui à Perspective Jeunesse, qui à Initiatives locales, et les fonds publics arrivaient aussitôt pour appuyer la créativité artistique. Au cours des années 1980, le secteur public a plus souvent freiné l'élan artistique et, conséquemment, mis en danger l'évolution de la création en Ontario français. Il est vrai que le Conseil des Arts du Canada a créé la Commission du droit de prêt public qui compense les écrivains pour l'usage de leurs livres en bibliothèques. Il est vrai que le Conseil des arts de l'Ontario a pris des « initiatives spéciales » pour appuyer directement les artistes créateurs, et qu'il a créé lui aussi de nouveaux (modestes) programmes. Il est vrai que le ministère de la Culture et des Communications a épongé des déficits et encouragé l'investissement dans les arts de manière directe et active. Il est vrai que le gouvernement du Québec, par l'entremise



de son bureau à Toronto, ne néglige pas les projets culturels. Il en va de même pour l'Office des affaires francophones et pour la Fondation franco-ontarienne. Et on pourrait aussi citer certaines municipalités qui jouent de plus en plus un rôle de soutien aux arts. Dans chacune de ces instances, on reconnaît qu'une société sans artistes ne serait pas vivable/viable. Mais les sous versés à ces derniers, on en convient, sont un bien maigre prix à payer... surtout lorsqu'il s'agit de notre identité. Rien de moins que cela!

Joëlle Lanoix

Depuis dix ans, les organismes culturels ont dû — en plus de créer et de crier, d'exceller et d'exposer — chercher de nouveaux appuis. Ils se sont tournés vers le secteur privé et ont réussi, dans bien des cas, à lui faire emboîter le pas. Qu'on songe aux Caisses populaires, à la Banque nationale, mais aussi à Molson, Du Maurier, Bell, Inco, Knorr, etc. Sans eux, plusieurs de nos initiatives culturelles auraient été compromises.

Réflexion faite, on peut dire que la décennie 1980-1990 s'est logée à quatre enseignes : consolidation de nos institutions, excellence/extériorisation de nos talents, précarité de nos réseaux de distribution et recherche de nouveaux appuis. Les années 1990 pourraient bien être celles de la synergie artiste/communauté. Déjà des projets en ce sens démarrent, notamment avec la participation des centres culturels, lesquels devraient devenir des tremplins privilégiés pour nos artistes.

Photos : Jules Villemare